

Ceddo (1976) L'éternelle discorde

Charles-Henri Ramond

Eisenstein in Guanajuato

Numéro 296, mai 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78449ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ramond, C.-H. (2015). Compte rendu de [Ceddo (1976) : l'éternelle discorde]. *Séquences : la revue de cinéma*, (296), 49–49.

Ceddo

L'éternelle discorde

Réalisé par Ousmane Sembene, pionnier du cinéma d'Afrique occidentale et maître incontesté des arts africains, **Ceddo** eut droit dès ses débuts à des regards réprobateurs. Et ce ne sont pas les deux « d » de son titre qui en furent la cause, même si cette soi-disant erreur orthographique fut utilisée par le président sénégalais, Léopold Sédar Senghor, comme prétexte pour en interdire la diffusion. Réalisé en 1976, le film ne sortira finalement dans son pays d'origine qu'en 1984.

Charles-Henri Ramond

Figure emblématique du cinéma noir africain, Ousmane Sembene est l'archétype du cinéaste militant. Il a fait de son art (de ses arts, devrait-on dire, puisqu'il a démarré par la littérature avant de se concentrer sur le cinéma) une arme virulente contre l'opresseur. Dès son plus jeune âge, il s'oppose à l'hégémonie colonialiste et prend le parti des gens du peuple (les Ceddos); il glorifie la femme africaine – la libératrice de l'homme, comme il aimait à le dire –, il s'oppose à la corruption des mieux nantis et, par-dessus tout, il dénonce ouvertement toute forme de joug imposé par les religions. Les combats qu'il a fait siens, Sembene les transmet dans des œuvres fortes qui marquent les esprits dans un cinéma africain encore embryonnaire. Il apportera ainsi au septième art, un médium qu'il jugeait proche du peuple et propice à éveiller les consciences, plusieurs films majeurs et encore très actuels comme **La Noire de...** (1966), **Le Mandat** (1968) ou encore **Xala** (1975). Sembene construit, pierre après pierre, un travail de résistance et il se donne comme mission d'alerter le peuple africain sur les réalités et les travers de la société.

Dans **Ceddo**, on retrouve le discours revendicateur de l'auteur ainsi que l'art de l'ellipse, déjà démontré dans ses œuvres précédentes. Dans un village imaginaire, et situé probablement à la fin du 19^e siècle, alors que l'islam moderne prend de l'ampleur au Sénégal, Dior Yacine, la fille du roi, a été kidnappée par les Ceddos refusant la gouvernance du roi. Alors que des tentatives pour la libérer échouent, la grogne des villageois envers l'omnipotence de l'imam prend de l'ampleur. Lors d'une réunion du conseil, ce dernier force le roi à bannir les Ceddos de toute implication politique. Une guerre fratricide éclatera et les villageois seront convertis de force à l'Islam. Mais Dior Yacine finit par se venger en tuant l'imam qui était l'instigateur du meurtre de son père. Dans la magnifique scène finale, la femme africaine, libre et libératrice de son peuple, s'en va la tête haute, sous le regard respectueux de ceux qu'elle vient d'affranchir.

En 1976, le Sénégal est majoritairement islamique, mais la cohabitation avec les Wolofs n'est pas si paisible. Senghor a-t-il eu peur de raviver des tensions ethniques à peine cicatrisées? A-t-il subi des pressions de la part des pouvoirs religieux majoritaires? Nul ne le sait vraiment, mais il y a fort à parier que cette tragédie sénégalaise, aux accents lyriques évocateurs, fut jugée trop séditeuse par le gouvernement. La lutte armée du peuple ceddo est ici l'unique moyen d'échapper à l'assimilation et donc, aussi, un moyen de préserver des traditions ancestrales

au détriment d'une modernité qu'on leur impose. Cette lutte armée revenait à décrier les efforts du pays pour entrer dans une société libérale et tournée vers les marchés extérieurs. La nature exacte de l'interdit présidentiel se révèle dans une direction photo possédant une force évocatrice rare, bien que très éloignée du style documentaire. L'image lumineuse est parsemée des couleurs du théâtre, de ces costumes bariolés et de ces décors minimalistes laissant aux comédiens, aux dialogues et aux métaphores le poids de la démonstration. La trame sonore de Manu Dibango allie musiques traditionnelles wolof, mais utilise aussi plusieurs pièces de gospel et de blues durant les scènes montrant l'asservissement du peuple ceddo, rappelant ainsi l'esclavage du peuple noir au fil des siècles. Sans que l'on puisse s'y méprendre, la modernité de l'œuvre nous saute aux yeux, affirmant ainsi l'intemporalité du propos.



Entourant l'homme, la femme africaine, libre et libératrice de son peuple

Distribué en France par la défunte Médiathèque des 3 Mondes et aux États-Unis par New Yorker Films, l'édition DVD de **Ceddo** semble malheureusement quasi introuvable. Seuls subsistent sur la toile quelques liens menant vers des téléchargements illégaux ainsi qu'un visionnement en intégralité sur un site très populaire de partage de vidéos. Triste retour de bâton pour cette satire visionnaire indispensable au cinéma africain et mondial, qui – quarante ans après avoir vu le jour – se retrouve à nouveau dans l'illégalité.

► **Cote:** ★★★½

■ **Origine:** Sénégal – **Année:** 1977 – **Durée:** 2 h – **Réal.:** Ousmane Sembene – **Scén.:** Ousmane Sembene – **Images:** Georges Caristan – **Mont.:** Florence Eymon – **Mus.:** Manu Dibango – **Dir. art.:** Alpha W. Diallo – **Int.:** Tabata Ndiaye (la princesse Dior Yacine), Ismaila Diagne (le kidnappeur), Moustapha Yade (Madir), Ousmane Camara (Diogomay), Nar Modou (Saxewar), Matoura Dia (le roi), Mamadou Dioumé (le prince Biram), Omar Gueye (Jaraaf) – **Prod.:** Paulin Soumanou Vieyra – **Dist. / Contact:** New Yorker Films.